



# Le désarroi démocratique dans *Panurge* (1935) de Paul Demasy

COMMUNICATION DE DANIEL DROIXHE

À LA SÉANCE MENSUELLE DU 12 NOVEMBRE 2005

Le mardi 21 novembre 1933, un banquet rassemblant « quelque cent cinquante personnalités » était organisé à Bruxelles en l'honneur de Paul Demasy, à l'occasion de la représentation de sa dernière pièce, *Milmort*. Le chroniqueur de l'*Action wallonne* qui rapporte l'événement, Albert Demblon, énumère quelques-uns des convives: « Madame Paulette Pax, directrice du Théâtre de l'Œuvre ; Madame Madeleine Renaud ; Maurice Wilmotte », etc.<sup>1</sup>. Le journaliste rappelle que la tragédie, « depuis deux mois, tient l'affiche du Théâtre de l'Œuvre », à Paris, et « n'est pas près de la quitter », pour avoir été accueillie « dans la presse française avec les signes de la plus vive et de la plus absolue admiration ». Dans *Le Soir*, un autre journaliste, Richard Dupierreux, tranche : « *Milmort* est un chef-d'œuvre. [...] C'est un mot lourd de sens et qu'on ne doit pas écrire aisément. Je m'en sers ici en pendant aux plus grands, d'Eschyle à Shakespeare et je n'ai pas le sentiment d'excéder d'une ligne le respect que je leur dois... » Bigre !

On se dit que la fièvre patriotique, et particulièrement wallonne, avait bien embué les regards sur l'œuvre d'un auteur dont les histoires littéraires des dernières années font assez peu de cas, au point de ne pas évoquer la question posée par l'identité même de l'écrivain. En effet, Paul Demasy s'appelait en réalité Léopold-Benoît-Joseph Paulus, né à Liège le 21 mars 1884, décédé à Neuilly-sur-Seine le 30

---

<sup>1</sup> *L'action wallonne*, 15 décembre 1933.

janvier 1974, qui prit ainsi pour nom de plume celui de sa mère<sup>2</sup>. Paul Demasy (nous continuerons à l'appeler ainsi, par commodité) a par ailleurs laissé une biographie très schématique. On sait qu'il participa pendant la Grande Guerre aux combats de Namur, connut la captivité en Allemagne et s'installa bientôt à Paris. Dans les années 1920 et 1930, la production théâtrale remplit entièrement la chronique de ses activités. Les informations manquent, concernant les trois dernières décennies de son existence.

Demasy obtint en 1926 pour sa pièce *Dalilah* le *Prix triennal de Littérature dramatique*, disputé avec Michel de Ghelderode, qui se vit accorder une « prime d'encouragement ». Le prix fut décerné en 1929 à Fernand Crommelynck, dont le nom est souvent associé à celui de Demasy. Dans son article sur « Les Lettres belges à l'étranger », paru dans la *Revue pour tous* en 1921<sup>3</sup>, Ghelderode range ses deux confrères parmi les « jeunes », les « hommes nouveaux » qui sont en tain de conquérir le public français au prix d'un « changement de direction » de la littérature belge, menacée de perdre « cette saveur patriale qui rendent inoubliables les pages d'Eekhoud, de Lemonnier, de Verhaeren, de van Offel... ». Une lettre de Demasy à Ghelderode qui doit dater de l'été 1935 donne au premier l'occasion de saluer le « grand talent » du second et de l'assurer de sa « grande sympathie littéraire<sup>4</sup> ».

La réputation de Demasy, à vrai dire, paraît décroître comme peau de chagrin depuis le milieu du vingtième siècle. En 1958, dans le « Charlier-Hanse », Paul Remy accordait encore au dramaturge un généraux médaillon, à l'aune de ce qui était dit d'un autre Liégeois « à ranger dans l'équipe des innovateurs », Henri

---

<sup>2</sup> Les informations qui suivent m'ont été principalement communiquées par mon confrère Roland Beyen, en particulier à propos des rapports entre Demasy et Ghelderode. Voir son édition de la *Correspondance de Michel de Ghelderode*, Bruxelles, Labor, 1991 sv., I, p. 333, II, p. 540). La Ville de Neuilly-sur-Seine a bien voulu me communiquer, grâce à Madame Elise Dosquet, aide-archiviste, une copie de l'acte de décès de Paul (Paulus) Demasy, « fils de Léonard Joseph Paulus et de Augustine Désirée Demasy », « veuf de Renée Daugny ». Un site Internet consacré à la famille Paulus permet de préciser que son père, né en 1846, était magasinier et que sa mère, née en 1849, était ménagère. Paul Demasy n'aurait pas eu de descendant; il eut un frère cadet prénommé Alfred-Louis-Joseph-Léonard, décédé en 1955. Cf. <http://gw.geneanet.org/cpaulus>. Un collatéral, Monsieur Jacques Plaisant, n'a pas pu m'apporter davantage d'information.

<sup>3</sup> Première année, n° du 23 février 1921 (comm. R. Beyen).

<sup>4</sup> Coll. Carlos De Poortere (comm. R. Beyen).

Soumagne<sup>5</sup>. Le critique détachait également *Milmort*, « drame dans lequel Paul Demasy a tenu une gageure: partir de données effroyables, presque inacceptables (un père incestueux et une fille parricide), et construire une œuvre remarquable du point de vue littéraire et scénique ». L'appréciation était plus mitigée à propos de trois autres pièces de Demasy, *La Cavalière Elsa* (1925), *Panurge* (1935) et *L'Homme de nuit* (1939). La mise en perspective aurait-elle souffert d'un souvenir excessivement marqué par la représentation bruxelloise de *Milmort* et son appareil mondain ? Raymond Poulliart, dans *La Wallonie. Le pays et les hommes*, consacre à Demasy six lignes dont la moitié évoque les acteurs ayant joué *Milmort* au Palais des Beaux-Arts<sup>6</sup>. On est du reste quelque peu surpris de lire qu'au moment où va éclater la deuxième guerre mondiale, « le théâtre français de Wallonie [...] commence à s'imposer à l'étranger, *timidement peut-être* [c'est moi qui souligne], avec l'appui de quelques metteurs en scène français ». Quant à *l'Histoire de la littérature belge, 1830-2000* parue sous la direction de J.-P. Bertrand, elle ne mentionne guère notre auteur que comme témoin de la création parisienne de *Tripes d'or* de Crommelynck<sup>7</sup>.

Il faut, avant d'en venir au fond du problème que pose le relatif silence ayant gagné l'œuvre de Demasy, s'attarder à sa réception. Prenons par exemple la *Cavalière Elsa*, pièce écrite d'après le célèbre roman de politique-fiction de Pierre Mac Orlan et créée au Studio des Champs-Élysées le 3 juin 1925, dans une mise en scène de Gaston Baty. La *Petite illustration, revue hebdomadaire publiant les pièces nouvelles jouées dans les théâtres de Paris, etc.*, en donne le texte<sup>8</sup>. Elle avait la bonne habitude de fournir, à côté d'une appréciation signée, du moins dans ces années-là, Robert de Beauplan, un florilège de comptes rendus parus dans divers journaux. Le choix visait, semble-t-il, à encourager plutôt le public à aller voir la pièce reproduite. Une fois posé ce principe de bienveillance, on doit reconnaître que la critique s'est affichée, à l'égard de la *Cavalière Elsa*, sans aucune « timidité » ou

---

<sup>5</sup> « Le théâtre », *Histoire illustrée des lettres françaises de Belgique*, G. Charlier et J. Hanse dir., Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1958, p. 603.

<sup>6</sup> « Le théâtre de 1920 à nos jours », *La Wallonie. Le pays et les hommes. Lettres-arts-culture*, R. Lejeune et J. Stiennon dir., t. III, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1979, p. 116.

<sup>7</sup> P. Piret, « 30 avril 1925. Première à Paris de *Tripes d'or*, de Fernand Crommelynck, dans une mise en scène de Louis Jouvet », *Histoire de la littérature belge, 1830-2000*, J.-P. Bertrand, M. Biron, B. Denis et R. Grutman dir., Paris, Fayard, 2003, p. 325 sv.

<sup>8</sup> Nouvelle série, n° 130, n° 217, 1<sup>er</sup> nov. 1924.

modération. Gaston de Pawlowski, dans le *Journal*, écrit qu'après la *Sainte Jeanne* de Bernard Shaw (*Saint Joan*, créé en 1923), la *Cavalière* « est sans nul doute possible la pièce la plus intelligente et la plus intéressante de la saison<sup>9</sup> ». Sans doute l'enthousiasme du jugement devait-il quelque chose aux convictions du critique sur la représentation du monde traduite par Demasy. De Pawlowski avait lui-même donné, dès avant la Grande Guerre, un récit de politique-fiction, *Voyage au pays de la quatrième dimension*, dénonçant les illusions « liées à liées à la foi dans le progrès et à l'espoir d'un monde que la science rendra meilleur<sup>10</sup> ». À cet égard, on comprend que la « comédie tragique » de Demasy, l'« enchante » et l'« éclaire ».

Tout, ici, est nouveau, hardiment présenté, hors des chemins battus; rien n'est plus clair, plus vrai, d'une satire plus mordante ni plus équitable. C'est un véritable tour de force que de synthétiser ainsi toutes les beautés et toutes les faiblesses des opinions extrêmes du monde contemporain; et, si la caricature intervient, elle ne fait que grossir sans déformer.

Dans le *Figaro*, Robert de Flers n'est pas en reste. « Vous apercevrez, dans cet ouvrage, la marque d'un grand et rare talent d'écrivain dramatique, d'une parfaite sûreté dans le dessin des personnages les plus étranges, un mélange singulier de réalité et d'abstraction, la vigueur d'une pensée neuve, un dialogue essentiel et robuste... » Éloge appréciable, de la part d'un auteur que Julien Benda disait appartenir à la catégorie de ceux qui « sont devant les idées, pris d'une sorte d'hostilité fébrile comme sous une injure personnelle ». La « singularité » de la *Cavalière* est volontiers mise en évidence : « une des pièces les plus curieuses qui ait été donnée cette saison », lit-on dans l'*Information*, qui rappelle que la création d'une autre pièce de Demasy, la *Tragédie d'Alexandre*, en 1931, fut « un événement littéraire ».

---

<sup>9</sup> « *La cavalière Elsa* au Studio des Champs-Élysées », appendice à l'éd. du texte.

<sup>10</sup> Anon., *Compte-rendu* de Gaston de Pawlowski, *Voyage au pays de la quatrième dimension*, introd. de J. Clair, Éd. Images modernes, 2004 (coll. « Inventeurs de formes », n° 5), sur [www.imagesmodernes.com/livre.php?id\\_livre=5](http://www.imagesmodernes.com/livre.php?id_livre=5).

On n'a pas encore mentionné une autre tragédie du Liégeois, *Dalilah*, créée à l'Odéon en 1926. Bornons-nous à reproduire ces lignes dues au fondateur du Théâtre-Antoine et rénovateur du réalisme à la scène.

Avec *Dalilah*, nous allons savoir si, décidément, nous devons renoncer au grand théâtre, dont en vingt-cinq ans, nous n'eûmes que deux témoignages, avec l'Homme à la rose de Bataille, et la Judith, d'Henry Bernstein. Combien de fois n'ai-je pas dit à Demasy qu'avec ses magnifiques dons il saisirait le grand succès matériel, s'il consentait à descendre un peu vers le public actuel<sup>11</sup>.

L'accumulation, la diversité des louanges, qu'on allongerait sans peine, inquiètent, finalement. Y aurait-il là un pur phénomène d'époque, lié à une esthétique balayée par un vrai théâtre moderne ? Une quasi unanimité de la critique a-t-elle pu s'écrouler d'un pan ? Ce qui suit vise seulement à apprécier — ou plutôt donner à apprécier, par quelques extraits<sup>12</sup> — l'œuvre dans laquelle Demasy s'est précisément essayé à « descendre un peu vers le public », par un travail d'actualité.

*Panurge* fut créé à Bruxelles par le Rataillon le 5 janvier 1935. La pièce, qui relève de la farce politique, fut imprimée en mai dans les *Œuvres libres*<sup>13</sup>. Le journal *Le peuple* du 6 janvier, sous la signature de Louis Piérard, « chantre du Hainaut », en résumait ainsi l'argument :

Paul Demasy, s'inspirant visiblement des soubresauts politiques dont l'Europe a donné le spectacle depuis quelques années, a voulu écrire une pièce satirique, en marge de ces événements. La grande duchesse Enguerrande, qui est, malgré tout le personnage principal de sa pièce, symbolise la nation se donnant successivement, avec la soumission d'une fille, à tous les régimes : fascisme, bolchevisme, monarchie

---

<sup>11</sup> Cité par R. de Beauplan, « *Dalilah* au théâtre national de l'Odéon », *La Petite Illustration*, n° 279 - Théâtre, n° 161, 20 mars 1926.

<sup>12</sup> Le texte n'a plus été republié depuis 1935 ; il ne semble pas qu'il ait fait l'objet d'aucune étude particulière ces vingt dernières années.

<sup>13</sup> *Recueil littéraire mensuel ne publiant que de l'inédit*, 167, p. 76 sv.

vaguement constitutionnelle, avec un exécutif fort. C'est cette dernière formule qui finit par triompher dans la pièce.

On comprend que se soit dès lors posée sans ambages, et sans nuances, la question : *Panurge* est-elle une pièce « de droite », ou tentée par l'aventure populiste du rexisme ? Ce serait de ce côté qu'orienterait — en perspective large — le compte-rendu de la pièce par le dramaturge Henri Soumagne, dans *Cassandra*, organe d'une droite poujadiste louchant avec détermination du côté du rexisme, en attendant pire. Soumagne passe en revue les différentes réactions politiques par *Panurge*, manière de procéder qui n'est pas sans légitimité, du point de vue de la réception de l'œuvre et de sa réalisation sociale. « Objectivement, je dois noter, écrit-il, que la presse d'extrême droite s'est montrée très compréhensive, bien que le dictateur inventé par Demasy soit un sinistre polichinelle... » « La droite, un peu moins extrême, mais plus catholique, ne s'est pas offensée d'une sévère tirade contre le cléricanisme sectaire. La mauvaise humeur s'est manifestée à gauche. C'est le journal du peuple qui a cru voir le peuple traîné dans la boue. »

Louis Piérard avait écrit en effet : « Panurge incarne, semble-t-il, le bon sens populaire, opportuniste et terre-à-terre. Quant à la foule, à Démos, l'auteur en parle avec mépris d'un bout à l'autre de son ouvrage. » Voilà bien ce qui doit affliger, de la part de celui que le critique du *Peuple* appelle « notre ancien collaborateur ». « À la place de notre ami Paul Demasy, sermonne Piérard, je me défierais de la politique comme de la peste. Je sais bien que tous les intellectuels en parlent beaucoup depuis quelque temps. C'est peut-être pour cela qu'elle fait dire tant de bêtises. »

Mépris du peuple ? Pessimisme, désenchantement plutôt, me semble-t-il. Parmi les premières répliques, celles-ci ont dû choquer — et peut-être était-ce l'objectif ? — quand dialoguent le communiste Cacchino et son ami le peintre Vestenfleur<sup>14</sup>.

---

<sup>14</sup> Acte I, p. 79-80.

Cacchino. – Tu vois ces hommes et ces femmes qui déambulent, ce colleur d'affiches qui placarde au décret, ces désœuvrés — des chômeurs — qui le regardent faire?

Vest en fleur. – Je vois.

Cacchino. – Qu'est-ce que c'est, selon toi ?

Vest en fleur. – Quoi, c'est la vie d'un quartier populaire, c'est le peuple gai, content de vivre, qui rit au soleil de printemps, le brave peuple de Bégonia...

Cacchino. – Ça, c'est le populo.

Vest en fleur. – Le mot ne change rien à la chose. Peuple, populo, humanité, c'est la vie quoi, patiente, courageuse, qui vient de loin, du fond de l'histoire, et qui va encore plus loin, Dieu sait où.

Cacchino. – Tu as, en effet, de l'imagination. Ça, c'est le populo de Bégonia, de la chair à massacres, le fumier de l'histoire, le populo qui ne sait ce qu'il veut, ni d'où il vient, ni où il va.

Le peuple *fait pitié* : Demasy marque d'emblée, par la bouche d'un marxiste, le scepticisme affectant une vision finaliste et progressiste de l'histoire. Le destin du peuple le voue-t-il à être toujours victime ? La pièce va bientôt rouler tout entière sur la perspective de la guerre. Celle de 1914-18 pèse évidemment d'un poids très lourd dans les débats qu'offre *Panurge* et une certaine filiation s'exprime sans doute dans le choix que fit Demasy d'adapter la *Cavalière Elsa* de Mac Orlan, qui demeura, comme tant d'autres, profondément marqué par le conflit. Le roman projetait dans le temps le scénario d'une expansion communiste emmenée par la figure mythique et martiale de la Cavalière, sorte de Jeanne d'Arc de la Révolution universelle. Pour ce qui est de *Panurge*, la farce offre aussi une *sérieuse* dénonciation de la guerre, enchâssée dans un discours socialiste classique. Je souligne ici le mot de *sérieuse* parce qu'il met en question ce qui me paraît être un des points essentiels de l'œuvre, même sans prétendre déceler dans celle-ci une orientation idéologique déterminée.

D'une part, la conjuration de la guerre emprunte à ce discours, ou à sa version pacifiste, les mots de condamnation les plus fermes, les plus convaincants.

Cacchino s'adresse aux soldats appelés par la duchesse Enguerrande pour rétablir l'ordre public<sup>15</sup>.

La nation dont vous êtes les serviteurs, ce n'est pas cette fille qui déclame, c'est nous, la masse des pauvres, des souffrants, des déshérités. Une nation ne se compose pas seulement d'une tête plus ou moins fêlée, plus ou moins méchante ; elle se compose aussi du cœur et des entrailles. Le cœur et les entrailles, c'est nous, c'est vous, ce sont les vieux, obligés de trimer jusqu'au dernier soupir et qui crèvent à la tâche, ce sont les travailleurs de l'usine et de la terre, la matière taillable et corvéable à merci, et qui fournit chaque année à l'État son contingent de domestiques bons à tout faire, et surtout à engraisser les charniers ; ce sont les femmes à qui l'on dit: Donnez-nous des soldats, et qui n'enfantent que pour la mort.

En contrepoint de ces paroles de vérité, la chronique théâtrale nous conserve un « petit monologue » délivré par Demasy pour présenter son *Milmort* devant les spectateurs du Théâtre des Galeries. Le texte est reproduit dans le journal *Vers le vrai* du 7 février 1934<sup>16</sup>. L'auteur a accepté l'exercice parce que les personnages de la pièce ne sont pas « de tout repos ». « Et ils ont, dans le drame, une façon d'entrer en scène tellement abrupte qu'ils risquent de déconcerter le spectateur habitué par mes prudent confrères à plus de ménagements. » Demasy en vient ainsi à ce que signifie « une pièce sérieuse », ou « tragique ». « *Milmort*, j'ose le croire, ni ne vous ennuyera, ni ne vous démoralisera, ni ne vous attristera. L'œuvre d'art n'est jamais ennuyeuse, ni démoralisante, ni attristante. »

Au Théâtre, ce qui ennuye, c'est le sermon, ou la démonstration, bref, l'intention moralisante, socialisante, apologétique. Mais l'artiste digne de ce nom ne se prend pas pour un philosophe, pour un réformateur, ni pour un père de l'Église. *Milmort* ne prêche pas, ne démontre pas, ne prouve rien. Il m'a amusé à faire. Faire,

---

<sup>15</sup> Acte I, p. 86.

<sup>16</sup> "Après la représentation de *Milmort*. Un inédit de Paul Demasy. L'origine wallonne de son œuvre - Musique et architecture - La 'chrétienté' de *Milmort*" (comm. R. Beyen).



composer : la joie toujours accompagne ces opérations. L'humeur prédicante, l'arrière-pensée moralisante gêneraient tout le plaisir.

Demasy s'en prend encore à l'étalage « démagogique » du sentiment, avant de récuser dans les termes les plus hautainement provocateurs le caractère « passionnel » prêté à son théâtre (« Quelques critiques, de seconde zone il est vrai, ont écrit que ma pièce était épouvantable, mais qu'elle n'était pas émouvante. Je l'espère bien » ; « La passion ne m'a jamais intéressé en elle-même. J'ai toujours pressenti, deviné, flairé l'existence d'un autre monde que l'univers passionnel ». « *Milmort* ne mérite pas non plus d'être appelé une pièce shakespearienne"; "Et je déclare que je n'ai, de ma vie, écrit une pièce que Shakespeare eût été capable d'écrire », etc.).

Le refus de toute « démonstration » ou « intention socialisante » jette dès lors sur bien des tirades de *Panurge* une ombre d'ironie, une distance susceptible de leur conférer le statut de collages parodiques — si leur consonance persuasive avec un courant intellectuel du temps et avec le passé même d'un ancien collaborateur du journal *Le Peuple* ne leur donnait au contraire un caractère d'authenticité protestataire. Ces reproductions d'un discours politique « de gauche » — une certaine emphase et la raideur idéologique comprises — ont été diversement appréciées. Elles affectent également la version dramatique de la *Cavalière Elsa*. Un critique du *Petit journal* écrit à ce propos :

Je suis embarrassé pour parler de cette pièce, parce que je n'arrive pas à dominer l'impression qu'elle m'a faite. Je crains d'être injuste. J'ai constaté de très belles choses, des scènes neuves et, à côté de cela, des passages de mélodrame désolants, des répliques fortes, puissantes, et des déclamations si affligeantes<sup>17</sup> !

La « déclamation » peut-elle relever simplement de la naïveté, ou être dénuée de sens, chez un auteur que l'on dit « intelligent » ? Ne participe-t-elle pas plutôt de la « citation critique », de l'énoncé de convictions ayant atteint un point de crise

---

<sup>17</sup> Cité par R. de Beauplan.

en raison du contexte collectif ou de l'évolution personnelle ? Une polyphonie interne fait ainsi alterner, parfois chez le même personnage, dialectiquement, un discours « socialisant » et un soupçon appartenant à l'air du temps. Le chroniqueur du *Journal de débats*, à propos de la *Cavalière Elsa*, caractérise à sa manière le chatoiement d'une pièce qui mêle aux « idées » des « déformations », des « incohérences », où des « scènes réalistes » sont animées de « personnages à demi fantômes, tantôt émouvants avec simplicité, tantôt épiques, tantôt comiques<sup>18</sup> ». « L'œuvre, avec ses défauts, avec sa raideur d'automate et son imagerie, extrêmement séduisante, est souvent très belle. »

Reprenons le discours sur la guerre. À l'acte II, Panurge est invité par le dictateur Angelo à assister à un conseil de cabinet auquel participent un sous-secrétaire à la politique étrangère, un « gouverneur » qui fait le point sur la situation financière du pays, et un archevêque. Le compte-rendu du *Peuple* situe là « le meilleur de la pièce, où nous voyons des fantoches de ministres délibérer... ». Louis Piérard témoigne que la scène « a mis toute la salle en joie », au théâtre du Parc. Le sous-secrétaire expose comment la politique de l'Utopie, où se déroule la pièce, tranche sur celle des pays voisins. « Seule, en effet, parmi les nations en proie à la folie démagogique, qui les conduira tôt ou tard, mais nécessairement, aux abîmes », l'Utopie a réagi « contre ce courant fatal<sup>19</sup> ». Un État inquiète particulièrement les Utopiens. L'Araucanie réclame « une révision du traité de Sancucufa », lequel consacra, « plus avarement que nous n'eussions voulu », la victoire d'une coalition comprenant « l'Occitanie, la Lusitanie, la Gaule-Chevelue, la Nouvelle-Bretagne et généralement tous nos anciens alliés ». Le traité de Versailles est évidemment désigné ici et l'Araucanie ne peut guère que figurer une Allemagne dont le réarmement était à l'ordre du jour<sup>20</sup>.

L'Araucan vaincu nous accuse d'impérialisme et profite de la méfiance que son insidieuse propagande, habile à manier les ressorts de rivalités ancestrales, a réussi à

---

<sup>18</sup> Id.

<sup>19</sup> Acte II, p. 105-6.

<sup>20</sup> Monsieur R. Mortier observe à cette occasion l'utilisation quelque peu paradoxale du nom, qui se réfère à une peuplade devenue un symbole de résistance nationale à l'envahisseur, comme dans l'épopée de l'*Araucana* d'Alonso de Ercilia (XVI<sup>e</sup> siècle).

réveiller chez nos alliés, pour se dérober aux justes réparations qui nous sont dues. De sorte que, grâce aux manœuvres perfides du vaincu, c'est le vainqueur aujourd'hui qui se trouve isolé.

L'utilisation par Demasy d'une certaine « imagerie », éventuellement marquée d'emphase, caractérise aussi *Panurge*, de sorte que le reflet du combat politique mis à la scène exigerait une même réflexion participative du spectateur, questionné par la béance de la « citation critique ». Les comptes-rendus de l'œuvre théâtrale de Demasy insistent volontiers sur un « manque de clarté » déroutant pour le spectateur, comme dit le journaliste de l'*Écho de Paris*, lequel voit en la *Cavalière Elsa* « un ouvrage très curieux et, à bien des égards, très remarquable, mais aussi tout plein de défauts ». Le bon abbé Hanlet le dit plus carrément : « les intentions de ses pièces restent parfois obscures », et l'on ne peut guère en concevoir, s'il faut dégager une impression finale, que le sentiment d'une « philosophie fort pessimiste ».

Il y aurait, parlant de la *Cavalière Elsa*, à considérer précisément, en tenant compte de différentes variables idéologiques, les « intentions » d'une pièce « à tiroirs » dont la critique d'époque n'a pas manqué de souligner la représentation distanciée du communisme. On ne s'étonnera pas de voir l'*Action française* saluer l'« admirable qualité » d'imagination d'une « peinture très âpre — et peut-être très fausse ! — des milieux bolchevistes, et du romantisme puéril », comme l'écrit encore le chroniqueur du *Petit journal*. Le résumé de la pièce par Robert de Beauplan, le chroniqueur habituel de la *Petite illustration*, donne aussi matière à interrogation. Demasy a pris à Mac Orlan « la ligne générale du sujet et son atmosphère shakespearienne », mais « tout le reste, c'est-à-dire la construction et l'évolution de l'intrigue, la psychologie des individus et la signification philosophique de l'ouvrage, est de son propre cru ».

Il faut même reconnaître que l'auteur dramatique a, sur le romancier, l'avantage de la profondeur. Il a fouillé les âmes. Il a tenté d'incarner, en chacun de ses héros, une idée. Retrouvant, chez la plupart des artisans du bolchevisme, l'atavisme judaïque, il

a caractérisé en eux ce mélange de mysticisme, de sensualité et de frénésie destructive qui est dans la race juive.

« Selon M. Nozière, dans *l'Avenir*: 'M. Demasy nous a montré avec une puissance magnifique les idées qui mènent le bolchevisme, les directives données par les juifs à l'esprit messianique, l'influence qu'exerce sur les maîtres de l'heure une littérature philosophique...' <sup>21</sup> » Rappelons que tout ceci est écrit en 1925.

On peut appliquer entièrement à *Panurge*, semble-t-il, ce qu'écrivait alors Robert de Flers : « Allez voir *la Cavalière Elsa*, quoique vous en pensiez, vous y trouverez une précieuse matière à réfléchir, à craindre, à espérer, à imaginer... » La relecture imaginative doit, aujourd'hui, se replonger dans le climat d'époque et intégrer, autant que faire se peut, l'écho des débats qui partageaient l'opinion publique, ainsi que les harmoniques du langage suscitées par tel ou tel mot, telle ou telle phraséologie.

Considérons par exemple une chronique d'Émile Vandervelde parue dans le *Peuple* du 16 décembre 1934, à trois semaines de la création de *Panurge*. Une pensée claire peut éclairer le propos de Demasy. La perspective inéluctable d'un nouveau conflit mondial encadre ce que suggère la pièce. Vandervelde y traite du « règne de la violence » qui marque l'actualité internationale et donne aux peuples à choisir entre deux voies : *Socialisme ou rechute dans la barbarie* (titre de l'article). Expulsion des marxistes et des juifs, « actes de brigandages impérialistes », violences « contre l'ennemi intérieur, contre les insurgés des Asturies, contre les ouvriers de Vienne ou conte cette chair à expériences balistiques, aériennes ou terrestres, que sont les "sauvages" ou les "barbares" du Maroc, de l'Inde, du désert tripolitain ou des marches d'Abyssinie » :

Quant aux travailleurs, aux travailleurs socialistes, ils se rendent bien compte que de tels faits ne sont, en définitive, que des épisodes isolés et secondaires, renouvelant, à distance, et sur une échelle restreinte, les atrocités de la guerre mondiale, et

---

<sup>21</sup> Cité par R. de Beauplan.

anticipant sur les atrocités, cent fois pires, que prépare l'organisation, par tous les gouvernements, du meurtre collectif par masses, avec des moyens destructifs dont la perfection tient du prodige.

Au troisième acte, devenu le maître du pays, Panurge s'entretient avec l'ambassadeur d'Araucanie, « Son Excellence M. Strauss<sup>22</sup> ». L'arrogance de celui-ci ne fit pas moins clairement apparaître la fatalité d'un conflit. Panurge fait assaut de bonne volonté.

Panurge. – Asseyez-vous, je vous prie, monsieur Strauss. Eh bien, nous apportez-vous de bonnes nouvelles? Est-on satisfait, en Araucanie, de notre volonté de paix et de réconciliation si nettement affirmée? Mes prédécesseurs exigeaient le désarmement; aujourd'hui c'est nous qui désarmons. C'est un gage, cela.

Strauss. – Soyez persuadé, monsieur le président, que ce geste a été apprécié à sa juste valeur en Araucanie. On a eu la sensation d'une ère nouvelle qui s'ouvre... On commence à respirer plus librement de l'autre côté de l'Amazone.

Panurge. – Je veux que tous les peuples, à commencer par le vôtre et le mien, respirent à l'aise, et à pleins poumons. Bas les armes : la vie est belle; plus de rancunes, plus d'animosités. Les deux grands peuples que nous avons l'honneur de représenter ne peuvent éternellement se regarder en frères ennemis.

La duchesse Enguerrande montre moins de faculté d'oubli et s'insurge quand l'ambassadeur fait valoir que la réconciliation « nous est, pour ainsi dire, imposée par les événements... ».

Enguerrande. – Par les événements? Dites par votre malice infernale.

Panurge. – Voyons...

Strauss. – Le peuple araucan n'y entend point malice, madame. C'est, du monde, le peuple le moins malicieux. Si vous connaissiez la simplicité, la naïveté, la... « *gemütlichkeit* » de notre peuple araucan...

---

<sup>22</sup> P. 127 sv.

Panurge. – Mais oui...

Enguerrande. – Il faut que votre peuple soit en effet bien simple pour se laisser abuser de la sorte que nous savons par ceux qui le mènent.

Voilà qui ne laisse guère de doute ni quant à la nation visée, ni quant aux sentiments que la scène permet d'exprimer en 1935 à l'égard de « ceux qui mènent » le peuple allemand. Et l'on croira que ces sentiments sont bien ceux de l'auteur, quand Panurge, avec ingénuité et de trop bonnes raisons, tente de faire excuser le mouvement d'humeur.

Panurge. – Ma bonne amie... Cher monsieur Strauss, ma femme est un peu vive, mais elle a bon cœur... Son enfance s'écoula parmi les horreurs de la guerre... Son esprit en est resté impressionné. Il lui faut des coupables et des innocents... Affaire d'éducation. Tâchons de raisonner froidement, sagement, ma bonne amie... S'il y a des coupables, ce n'est ni vous, ni moi, ni M. Strauss... Ne nous jetons pas à la tête les péchés, les erreurs ou les crimes des fauteurs de la catastrophe... C'est aux aiguilleurs d'il y a dix ans qu'il faut imputer le déraillement... Nous n'y sommes pour rien...

Mais voici que l'envoyé, réaffirmant « très catégoriquement » la « volonté de paix » de son pays, durcit le propos. « Il me semble que toutes les négociations entre l'Utopie et l'Araucanie ont été, jusqu'ici, entachées d'une vice fondamental » : « la méfiance. » « On a toujours suspecté la loyauté de l'Araucanie. » « Très juste », s'exclame le bonhomme Panurge.

Panurge. – L'ambassadeur a raison. C'est la méfiance qui empoisonne les relations de peuple à peuple. À quoi bon reprocher à un gouvernement du passé d'avoir été déloyal? C'était leur nature, à ces gouvernements, d'être déloyaux. Machiavel était à la base de l'ancienne politique.

La duchesse a beau rappeler que « le passé, c'est l'expérience ». Panurge distingue les peuples des gouvernants. « Et les peuples, je les défie de trouver, dans leur commun passé de misère, l'ombre d'une raison de se méfier les uns des autres. » La voix de l'internationalisme se fait ainsi entendre, en contrepoint, entre méfiance et angélisme. Le discours du scepticisme découvre son envers de « raison » socialiste. « Nobles paroles », sans doute, convient l'ambassadeur, qui les rapportera. « Mais le peuple araucan est fier. »

Panurge. – Tout peuple se doit de l'être.

Strauss. – Il ne forme qu'une seule famille : il souffre dans ceux de ses membres qui ont été séparés du tronc par un traité injuste...

Panurge. – Ah ! ce traité !...

Strauss. – Ce traité barbare a amputé la mère patrie de trois millions de ses membres. Elle saigne, la mère patrie, elle saignera éternellement de cette amputation. C'est une blessure mortelle, une blessure qui crie vengeance au ciel.

Comparaison qui « n'est pas tout à fait exacte », se risque à protester Panurge, dont l'argument, assez soutenable, se coud d'une logique plaisante.

Il n'y a point eu d'amputation, à proprement parler. Une famille humaine peut se disloquer, doit se disloquer, c'est la loi naturelle, sans cesser d'être une famille. Les filles vont à droite, les garçons à gauche. Il y a des Araucans qui ont élu de nouvelles patries: il y en a dans toutes les parties du monde. À la suite de la guerre, il y en eut trois millions qui devinrent Utopiens. Le beau malheur pour un homme de devenir Utopien ! Je le suis bien devenu, moi, qui suis Français, et Parisien encore.

Strauss raisonne à son tour. « C'est au nom d'un nationalisme périmé que vous refusez de nous rendre nos provinces. » Les mots résonnent singulièrement dans la bouche allemande. « Droits imprescriptibles » : « L'Araucanie ne cessera jamais de les revendiquer. » La suite du dialogue prend un tour prophétique. Se met en place un dispositif de pur cynisme, que démonte Demasy, avant que

l'Histoire ne le couvre d'un « lâche soulagement ». Le passage mérite aussi d'être reproduit.

Panurge. – Mais alors... mais alors...

Strauss. – Qu'est-ce que cela vous coûte de nous rendre ces provinces? Une paix durable est à ce prix ; songez-y bien: une paix éternelle.

Panurge. – Je n'aurais pas pensé.... J'aurais cru... Il faut que j'en réfère au Parlement... au peuple... Je ne puis... La chose est trop grave... En principe, évidemment, vous n'avez pas tort.

Strauss. – N'est-ce pas ?

Panurge. – Mais il faudra préparer les esprits...

Strauss. – Effrayez-les! Dites et laissez dire que l'Araucanie devient de jour en jour [en jour] plus menaçante... Agitez l'épouvantail d'une nouvelle guerre... Nous n'y songeons nullement, remarquez-le bien. Mais à quoi bon vous cacher que nous sommes harcelés par une minorité agissante, puissante, et que cette minorité songe à une guerre de revanche?... Le meilleur moyen pour désarmer cette minorité et renforcer chez nous la démocratie et les jeunes institutions républicaines, vous l'avez bien compris, ce serait de nous rendre ces provinces, librement, volontairement... Voilà le meilleur calmant, le meilleur soporifique pour cette minorité...

À nouveau, on voit comment le discours du machiavélisme se mue, au fil de la réplique, en argument contraire, proposé à un public qu'on laisse dans l'incertitude de la meilleure politique à suivre, pour sauver la paix. Là est également le désarroi de l'écrivain.

Demasy, me paraît-il, use avec grande habileté de ces balancements discursifs où les mots du jour prennent des valeurs changeantes. Celui de « révolution » faisait alors l'objet d'un débat renouvelé par la parution d'un livre (aujourd'hui bien difficile à trouver) de l'inévitable Robert Poulet : *La Révolution est à droite*. Le populisme anti-intellectualiste qui forme le ciment de l'ouvrage fonde précisément la popularité et du pouvoir auxquels accède Panurge.



« Je me vante de mon ignorance. Instruction ne vaudra jamais raison. L'instruction étouffe le génie naturel de l'homme ; elle engendre la vanité, la suffisance, le désir de tyranniser<sup>23</sup>. » « Je ne suis pas un homme très instruit » : « Tant mieux ! » s'écrie une voix dans la foule. Lors du conseil de cabinet, l'archevêque reconduit « toutes nos difficultés » à un vice moderne : « les débordements de la conscience individuelle », machinés par l'anticléricalisme : « point de place pour la libre pensée, point de place pour la fantaisie philosophique ». « Fils égarés, tremblez ! » : « Car nous rouvrirons, s'il le faut, les cachots de l'Inquisition ! »

Le gouverneur. – Tremblez, car nous n'hésiterons pas, si votre mauvaise volonté nous y oblige, à demander à des mesures de contrainte fiscale les sacrifices qui ne seraient pas librement consentis.

Panurge. – Au secours !

Le sous-secrétaire. – Nous réclamerons avec plus de sévérité que jamais l'impôt du sang.

Panurge. – Miséricorde !

Le sous-secrétaire. – Dix ans, vingt ans de présence dans les casernes ! Le travail forcé dans les usines militarisées.

Panurge. – Ces abominations ne sont plus possibles ! Je rêve !

L'archevêque. – Plus possibles !

Le sous-secrétaire. – Plus possibles !

Le gouverneur. – Plus possibles !

Panurge. – Le progrès...

L'archevêque. – Le progrès !

Le sous-secrétaire. – Le progrès !

Le gouverneur. – Le progrès !

---

<sup>23</sup> P. 91. Dans sa critique de l'ouvrage de Poulet, parue dans le *Peuple* du 24 novembre 1934, Louis Piérard souligne que l'auteur, « notre ennemi », au demeurant écrivain « de grand talent », « a vécu dans le peuple ». « Il a eu une existence très dure. Cet intellectuel, avant de passer par l'Université, a été tourneur en fer et ouvrier de ferme. »

Panurge. - 1789... !

Le sous-secrétaire. - Voilà le rêve !

Le gouverneur. - La chimère !

L'archevêque. - La superstition !

À propos des « usines militarisées », pointons ici un article paru dans le *Peuple* du 4 janvier 1935, qui confère toute sa résonance au passage. Le leader socialiste Pietro Nenni y discerne, « dans le fatras des lois et des initiatives que le fascisme a prises en 1934 », « deux qui doivent retenir tout particulièrement notre attention ».

Il s'agit d'un côté des décrets du mois de septembre qui, sous la formule bénigne d'assurer l'instruction pré- et post-militaire, ont, en fait, militarisé le pays et étendu la règle militaire à toute la nation. Il s'agit de l'autre côté de la mise en marche de la « grande machine » corporative. La militarisation du pays et le système corporatif forment un tout...

Dans un affrontement avec le dictateur Angelo, au début de l'acte II, Panurge souligne son accent italien<sup>24</sup>. « Mes ancêtres, répond Angelo, sont d'origine italienne. L'italien devrait être la langue de tous les chefs d'État » — ou du moins, de toute nation qui veut être réellement « gouvernée », à la différence de la France. Pour diriger un pays, confirme le préfet qui assiste au débat, « il faut la barre ente les sourcils, ou quelque autre signe marquant domination, volonté, caractère... ». « Un dictateur n'est pas un philosophe, enchaîne Angelo. Cela me fatigue de penser; ce n'est point là ma fonction. La pensée d'un dictateur, ce sont ses actes, c'est-à-dire des ordres. »

Le corporatisme fascisant et son appareil de propositions, telles qu'énoncées dans *La Révolution est à droite*, trouve parfois, peut-être, un écho discret dans *Panurge*. Selon Poulet, « le salariat doit être aboli comme injuste et inhumain »,

---

<sup>24</sup> P. 98-100.

résume dans le *Peuple* Louis Bertrand, historien du mouvement socialiste<sup>25</sup>. Quand le trio de conseillers d'Angelo accablent Panurge des mesures qu'ils comptent prendre pour enseigner à la population à « marcher droit », celui-ci répond d'abord au « diable de la banque » qu'il faut prendre l'argent « où il se trouve, dans la poche de ceux qui en ont ». « Hérésie », répète l'autre. « Le salaire est sacré », s'indigne Panurge. Quant au modèle de civilisation proposé par Poulet, il s'inspire, poursuit Louis Bertrand, de « celle qui existait entre le seizième et la dix-septième siècle », dans un « régime monarchiste de droit divin, à l'Église était maîtresse ». Demasy livre sans doute une autre clef de son questionnement politique quand il accuse :

L'Utopie se doit de déclarer la paix au monde. Il ne faut pas sourire, monsieur du Cardinal. Il y a eu un homme autrefois, que vous connaissez bien, mais que vous représentez mal, qui a dit : « Aimez-vous les uns les autres ! » C'est tout ce que j'ai retenu de sa doctrine. Aimez-vous les uns les autres ! Et c'est un vagabond de grand chemin qui a dit cela ! On l'aurait bien étonné si quelqu'un lui avait prédit que son Église un jour abriterait sous son manteau royal l'idole du nationalisme, et que le christianisme des pauvres deviendrait un jour le christianisme des banquiers.

On a vu que, pour Louis Piérard dans le *Peuple*, Panurge s'achevait sur la perspective d'une « monarchie vaguement constitutionnelle, avec un exécutif fort ». « C'est cette dernière formule qui finit par triompher dans la pièce. » Henri Soumagne, dans *Cassandra*, veut esquiver la question du sens politique de l'œuvre, voire de son engagement, et invoque l'auteur, qui « a pris la précaution de dire qu'il ne conclurait pas ». En effet, Demasy « a cru devoir s'expliquer avant le lever de rideau » :

Les hommes vivent souvent et ont souvent vécu au milieu de déformations grotesques de leur idéal : c'est ainsi que la politique nous a dotés d'une sorte de bestiaire idéologique que je me suis efforcé de montrer comme on montre à la foire

---

<sup>25</sup> « L'auteur du livre *La Révolution est à droite* est un anarchiste sans le savoir », *Le Peuple*, 17 déc. 1939. L. Bertrand est notamment l'auteur de la précieuse *Histoire de la démocratie et du socialisme en Belgique depuis 1830* (1907).

des pantins qu'on abat à coups de boules. Je n'en veux ni à l'idéal, ni à la politique elle-même, ni Dieu merci! à telle ou telle politique déterminée. Je crois que tous les principes peuvent être bons si les hommes qui les appliquent sont bons.

On pourrait en rester à l'angélisme de la dernière phrase. Mais Soumagne livre une autre déclaration de l'auteur.

Et comme je disais à Demasy : Dénouement théâtral pour dénouement théâtral, que n'avez-vous adopté l'alliance tout aussi fantaisiste des deux factions extrêmes avec, pour emblème, la faucille, le marteau et la croix gammée ? – Cela ou autre chose, me dit-il. Que vienne la Révolution... que vienne Sylla... ou peut-être ce sauveur nietzschéen qui procéderait de Jules César et de Jésus-Christ...

Mais cette conversation se déroulait après le spectacle, vers les trois heures du matin.

Tenons d'abord compte du fait que Henri Soumagne a pu infléchir la relation en fonction de ses propres idées ou préoccupations. Le chroniqueur fait entendre dans *Cassandra* la voix chrétienne de l'auteur de *L'autre Messie* (1923), où les discussions burlesques d'un groupe d'ivrognes tendent à prouver la nécessité consolatrice de la religion, en mêlant, comme dit fort bien Lucien Solvay, « la raillerie au pathétique, le blasphème à la prière, le romantisme au symbolisme, le nihilisme à une angoisse inquiète et profonde<sup>26</sup> ». La face obscure du « Christ sauveur » — du Christ-Roi — dont un Demasy quelque peu désabusé envisagerait la venue n'est malheureusement pas moins présente dans la réponse que lui prête Soumagne. Comment ne pas songer à l'homme providentiel que représentait Léon Degrelle ?

À cela s'oppose, me semble-t-il, les nombreux passages qui revendiquent les droits de la raison, d'une nouvelle conception de l'individu. Encore un exemple : lorsque Panurge, avouant son amour à Enguerrande, confesse à l'aristocrate « un

---

<sup>26</sup> Cité par C. Hanlet, *Les écrivains belges contemporains*, II, Liège, Dessain, 1946, p. 771.

sang peu brave<sup>27</sup>, celle-ci passe au vitriol l'image traditionnelle, obscurantiste, des rapports entre homme et femme.

Oui, je vois, l'on vous a dit que la femme se tournait d'instinct, comme le tournesol au soleil, vers l'homme de rapt, de bravoure, de violence. Nous-même, on nous a persuadées, les femmes, qu nous étions la proie désignée des conquérants, que nous étions un sang d'esclave. Secouons cette vaine psychologie. Vous et moi, soyons libres, enfin. Brisons nos chaînes. Soyons égaux [...]. Ce duel des sexes, nous en a-t-on assez rebattu les oreilles! Je vous dis que toute notre psychologie est à refaire...<sup>27</sup>

Peut-être le peuple est-il « lâche ». Le mot émaille tout le texte. Le peuple et ceux qui parlent en son nom sont d'une insondable naïveté aussi. Ils croient les hommes « bons comme le bon pain », et qu'ils « s'aimeront comme de bons petits frères dès qu'auront disparu le fauteur de discorde et les profiteurs de l'iniquité sociale ». « Vous verrez comme tout ira bien, prophétise Panurge, dès qu'il n'y aura plus ni exploiters, ni exploités<sup>28</sup>. » Les masses demandent l'égalité, la « simplicité démocratique », mais « le peuple a toujours aimé que ses princes l'éblouissent ». « Le peuple n'a jamais aimé les rois chiches<sup>29</sup>. » Il n'est que le nombre, attaque Enguerrand. « Le chiffre 1 vaut mieux qu'un million de zéros. » Mais le peuple, pour l'instant, dans l'urgence, est d'abord cette formidable revendication qui s'élève contre la guerre, contre l'idéal guerrier de ceux qu'incarne la comtesse. On peut lui reprocher sa « lâcheté ».

Panurge. – Injurie-moi. Des fleuves, des montagnes, des abîmes nous séparent. Tu ne me connais pas. Tu te souviens de tes aïeux, aristocrate, et c'est pourquoi tu parles de fierté, de virilité. Tes yeux brillent ; regarde les miens, tu n'y verras rien que de vague, de triste et de domestique. Si loin que je remonte dans mon passé, je ne trouve rien qu'une ascendance morne de plébéiens. Il y a des fers de lance dans

---

<sup>27</sup> P. 119-20.

<sup>28</sup> P. 113.

<sup>29</sup> P. 124-26.

tes yeux et l'éclair des casques de tes aïeux terribles. Tu penses noble. Je pense peuple. Je ne sais pas commander. Je ne sais que meugler sans fin, avec des poumons de bronze: La paix ! la paix ! Tes provinces, ta fierté, ton sang, je m'en fous ! La paix ! Nous voulons posséder la terre en paix, manger en paix, forniquer en paix, nous multiplier en paix, hors de crainte et de tremblement<sup>30</sup>.

Resterait l'espoir d'un règlement diplomatique international, d'un sursaut de toutes les consciences?

Panurge. – Aujourd'hui, heureusement, il y a la Société des Nations.

Enguerrande. – Ah ! Ah ! Ah !... La Société.... Ah ! Ah ! Ah !

Panurge. – Ne ris pas. Je te défend de rire... La plus noble conquête...

Enguerrande. – La Société des Nations! Ah ! Ah ! Ah !

Panurge. – Ce que tu peux être exaspérante! Ben quoi, nous en faisons partie de la Société des Nations !

Enguerrande. – Et alors !

Panurge. – Eh bien, nous lui soumettrons le cas. Elle n'est pas faite pour les chiens, la Société des Nations, ni pour les lapins de garenne !

Enguerrande. – Elle a des gendarmes, la S.D.N. ?

Panurge. – L'opinion publique, universelle...

Enguerrande. – Crotte !

Panurge. – Tu dis ?

Enguerrande. – Je dis : Crotte !

Panurge. – On t'a drôlement élevée !

On comprend que le peuple soit prêt à se donner au mélange impur de démocratie bourgeoise et de dictature droitière que symbolisent respectivement, à la fin de la pièce, Panurge, devenu président du Conseil, et le comte Angelo, « maître de la force armée », conseiller secret d'Enguerrande, proclamée reine. Il

---

<sup>30</sup> P. 133-34.

faut « sauver l'Utopie ». Cacchino représente la voie communiste, mais sous la caricature de la « petite crapule », de la « gouape » qui « sait y faire » avec les femmes, et commence par brutaliser Enguerrande. « Assez de baroufe et décanille en douceur », dit-il à Panurge. « Ton règne est fini. Silence. Ne beugle pas. Changement de régime. L'État, c'est moi. Moi, dis-je, et c'est assez.<sup>31</sup> » Sauver l'Utopie avec le communisme et « la Troisième Internationale »? « Il la videra de sang, ton Utopie ; il lui fera une face pâle à son image ! » De l'autre côté, le comte Angelo emmène « vingt mille jeunes gens de bonnes familles » qui le suivent « avec des drapeaux et des cannes plombées » — « et qui marchaient au pas très militairement » lors de l'enterrement de ce « Rosario qu'une folle assassina ».

Enguerrande, acclamée reine, a choisi l'alliance avec le comte. Inquiétante confiance de Panurge, à propos de la solution communiste : « Je te le dis, la dictature vaut mieux, encore qu'elle ne vaille pas lourd. C'était un mal nécessaire — tu peux pleurer — puisqu'il fallait quelqu'un pour répondre au caporalisme de l'Est et à l'impérialisme de ceux de l'Ouest. » On retrouve ici la crainte — ou du moins le scénario — d'une mainmise des Soviétiques sur l'Occident, portée à la scène dans la *Cavalière Elsa*.

« Tu peux pleurer » : le socialisme de la voie moyenne n'invite pas à l'exaltation. Panurge en incarne les compromis et l'attentisme au début du troisième acte, dans une discussion au téléphone avec Cacchino.

Voilà. J'ai à te dire qu'il faut que cette agitation cesse... que mon gouvernement est décidé à sévir.... Tu m'entends?... À sévir contre les partis extrêmes... [...] Quoi?... Le désarmement?... Nous y arriverons progressivement... Il doit s'effectuer par échelons... Mais il faut absolument que le prolétariat fasse confiance au Gouvernement... Quoi ? Un social-traître ? Tu m'appelles un social-traître?... Je ne te permets pas... Je voudrais bien t'y voir.... Ce serait du joli... Un gouvernement d'impuissants?... de vendus?... de bourgeois?... Moi, un bourgeois?... Parce que j'ai épousé ma femme à l'église?... Mais c'était une

---

<sup>31</sup> P. 148.

concession utile... Il faut attirer à nous la fraction démocratique chrétienne... et aussi toute cette jeunesse intellectuelle qui se réclame de saint Thomas d'Aquin...<sup>32</sup>

« Sous Angelo, ajoute Enguerrande, il y avait cent mille sans-travail. Il y en a un million depuis que tu gouvernes. Cacchino et ses communistes tiennent le haut du pavé. [...] La fumée de ta pipe te cache les réalités. Tu n'as que des paroles là où il faudrait des actes. »

Le chemin de la démocratie bourgeoise paraît cependant le seul qui puisse « sauver l'Utopie », à condition d'une mobilisation en force contre la guerre. Est-ce dans cette perspective que Panurge est déclaré finalement maître du « discours public » ? Comme le langage de l'homme politique, celui de l'auteur dramatique se doit en quelque sorte d'être double : pour faire jouer entre elles — dialectiquement — les positions antagonistes, dans une ligne de fuite qui ne peut que laisser le spectateur perplexe. Le cynisme des dernières répliques de *Panurge* sape en quelque sorte la crédibilité de la formule politique finale, quand le maître des armées s'adresse à Enguerrande — et peut-être, à travers elle, à l'ancien socialiste que fut Demasy :

Angelo. – [...] Vous avez voulu comprendre, sympathiser. Vous voyez où cela conduit. Régner, c'est plus simple que cela. Le peuple et son bonheur? C'est de savoir qu'il y a quelqu'un qui gouverne.

Enguerrande. – Vous ne pensez pas qu'il aspire ?

Angelo. – Qui l'en empêche ? Aspirer, respirer, conspirer, c'est la vie.

Enguerrande. – Et pour nous ?

Angelo. – Faire de la politique.

Enguerrande. – Quoi encore ?

Angelo. – Faire l'amour.

Enguerrande. – Quoi encore ?

Angelo. – Votre Majesté m'en demande trop. (*Il lui baise la main.*)

---

<sup>32</sup> P. 122.



Voix du peuple, dehors. – Vive Panurge !

*Rideau.*

À la fin de la scène avec le sous-secrétaire, le gouverneur et l'archevêque, Panurge s'écrie : « C'en est fait. Je suis mort. Je ne distingue plus ma droite de ma gauche<sup>33</sup>. » Était-ce aussi, d'une certaine manière, le sentiment de Paul Demasy en 1935, devant le vide personnel de la perspective politique et le constat d'une impuissance généralisée ? « Cela ou autre chose »... Il ne donnera plus rien au théâtre, selon les bibliographies dont on dispose, après 1939.

Copyright © 2007 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Référence bibliographique à reproduire :**

Daniel Droixhe, *Le désarroi démocratique dans Panurge (1935) de Paul Demasy* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2007. Disponible sur :  
<<http://www.arlfb.be/ebibliotheque/communications/droixhe121105.pdf>>

---

<sup>33</sup> P. 108.